

Joëlle MOROSOLI

TRAINÉE ROUGE

DANS UN SOLEIL

DE LAIT



ÉDITIONS NAAMAN

TRAÎNÉE ROUGE
DANS UN SOLEIL DE LAIT

Joëlle MOROSOLI

TRAÎNÉE ROUGE

DANS UN SOLEIL DE LAIT

poèmes



Éditions Naaman
C.P. 697
SHERBROOKE (Québec, Canada)
J1H 5K5

© 1984-2015, Joëlle Morosoli

ISBN 2 - 89040 - 297 - 5

© Éditions Naaman de Sherbrooke, Québec, Canada
Dépôt légal, 2e trimestre 1984
Bibliothèque nationale du Québec, Montréal
Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Valse du rose, du gris
Farandole du vert, du bleu
Brouillard de couleur pastel
Frimas de souvenirs

Juste un petit tremblement
Au sourire avorté
Et aux yeux écarquillés
Noyés dans le noir

Juste un peu
Pour ne savoir en rire ou en pleurer
Juste trop peu
Pour ne savoir frissonner ou chanter

Et c'est l'immense plaine
Le soleil devenu givre
La douce plainte des glaces déjà prises
L'étrange lumière tamisée de triste

C'est la lente habitude à ne savoir pourquoi

Tant de poussière dans mes cheveux
Tant d'horloges brisées dans mes yeux
Mon corps est le grenier de mes ancêtres
Quel est l'enfant qui viendra l'éveiller?

* * *

J'ai infusé la mer dans mes veines
Et je suis ressortie blanche d'adieu

J'ai percé le ciel
Et je suis revenue bleue de souvenir

J'ai crevé le grand vide
Et j'ai trouvé mes mains rouges d'angoisse

J'ai crié la force d'être
Et j'ai vu mon image dans l'eau

Yeux béants, mains abandonnées

S'être si souvent noyé dans la mare du souvenir
Que l'ennui revient

S'être si souvent chanté le silence
Que le rire se tait

S'être si peu souvent rassasié d'amour
Que le rêve s'effrite

* * *

Secs sont mes yeux
Rêche est mon âme
Ni rivière de larmes en moi
Ni colère dans mon sang
Un long silence de neige
Je meurs d'un glaçon en plein cœur

Il pleut
Les vitres pleurent pour moi
Je ne sais plus pleurer
Je regarde la pluie couler le long des vitres
Il pleut

* * *

Dans le gris des branches
Un oiseau s'est pendu

Variante du gris-pers au gris-vert
Rien n'a changé
L'oiseau ne chante plus

Il neige des images de bruyère
Le souvenir s'émiette
Une perle de regret et beaucoup d'oubli

Dans le gris des branches
Un oiseau s'est pendu

J'ai touché du bout du doigt
Le mur de l'intolérable
J'ai vu du coin de l'œil
Le sourire se figer
J'ai entendu de trop près
Le rire gras de l'assassin

Trop tard pour me dire
De regarder les fleurs
Même si je suis dans un jardin
Ou d'aimer les enfants
Sous prétexte qu'ils savent encore rire

Et surtout ne me montrez pas
Des mains blanches
Car les miennes ne le sont plus
Depuis trop longtemps

* * *

Un ver en plein cœur
Qui jamais ne cesse de battre
Me ronge ce trognon de vie
Plein de bonheurs avariés
Avec insolence, la vie se veut increvable

Je ne sais que pleurer
Me répandre puis attendre

Je ne sais qu'espérer
Me tendre puis me suspendre

Mais un jour, il faudra bien
Que je me pendre!

* * *

Ma vie
Ce rien qui n'est pour rien

Ma vie
Ce vide qui ne sert à rien

Ma vie
Ce néant plein de souffle
Qu'inutilement s'éteindra de tragique

Je cherche l'oasis de mon cœur
Dans le désert de mon corps

Le dernier mirage de ma vie
Est mon squelette

* * *

Des mains tendues
Prends-les
Mais tu n'en veux pas...

Des mains coupées
Ramasse-les
Tu en feras un bouquet...



La vie
Je vais la maîtriser
À coups de couteau

Et je veux voir s'échapper d'elle
Une fumée tiède
Semblable à celle d'un animal qu'on éventre
Pour me donner l'illusion d'une vie humaine

* * *

Une vraie cage à crapaud
Faites de vase malodorante
D'herbes folles devenues visqueuses

Ah! ma pauvre tête douloureuse
Entre mes doigts
Une mèche de cheveux pleine de boue

À vivre de souvenirs
En distance avec le temps
À vivre de mirages
On finit par mourir
Comme s'évanouit le brouillard

Mais

À vivre de réalité
On meurt éventré
Avec des viscères autour de nous
Le visage terrifié
Et du sang jusque sur les murs

C'est alors seulement

Que nos larmes ne servent plus
À embellir notre regard

Bourdonnant, agaçant
Le rêve

Cette pesante mouche noire
Que l'on écrase d'un geste énervé
Étoile de sang dans la vie

Bourdonnant, agaçant
Le rêve
Palpite encore

Suspendue sur la corde de l'impuissance
Je suis semblable à un vêtement délavé
D'où s'étire goutte à goutte ma vie

Un filet d'argent dans ma chevelure
Emprisonne mes désirs
Un bouquet de chrysanthèmes entre les dents
Muselle ma joie

Informe et vide, je me balance au gré du vent
Pétales de fleurs au bout des cils
Couronne de fleurs autour de la tête
Pour orner de ridicule le néant de ma vie

Suspendue sur la corde de l'impuissance
Je suis semblable à un vêtement délavé
D'où s'étire goutte à goutte ma vie

Pendant qu'échouée sur ce lit
Telle une épave
Que l'ennui vient moisir

Son visage surgit dans ma mémoire
Comme un éclat de vitre dans l'œil

Ce passé vit encore en moi
À coups de tenaille au cœur

* * *

Je n'aime pas les claquements de mains
Les claquements de pieds
Les claquements de portes

Je n'aime pas tout ce qui claque
Et annonce la déchirure

J'ai tellement peur que claque en moi l'espoir de vivre
Sans même m'avertir

Allées cintrées de glace
Je vous veux vivantes

Glaces prisons de joie
Je vous veux fluides

Joies oubliées du triste
Je vous veux humaines

* * *

Au lointain d'un doux souvenir
Je me tiens blottie
À l'abri de moi-même
À l'écart de ma vie
Enfin! une halte sur la mousse du rêve
Tandis qu'il neige sur mes peines

Dans la brume, l'église se dissimule encore
Deux enfants, cerises en bandoulière
Vont courir les vergers de leur printemps

Dans l'aube floue, le soleil s'est brouillé
Deux enfants se sont troublés
Les mains et les joues rouges de fruits
Le soleil, alors, s'est blondi de paille

* * *

De la grève à l'arbre
L'oiseau vert tendre disparaît
Caméléon chantant
Devient-il rouge l'automne
Et perd-il ses plumes en hiver?

* * *

Dans leur coupe
Quatre poires se dessinent
En taches automnales jouant de l'ombre et de la couleur

Dans leur cadre
Quatre poires mûrissent
Dans des odeurs suaves de feuilles et de vendange

De la table au mur
Mon œil s'embrume
Je ne sais vraiment pas d'où me vient
Cette extase du beau

C'est beau jusqu'au bord des larmes
Ces lourdes gouttes de broderie
Qui coulent le long de la dentelle
Derrière ce rideau
Une fenêtre en pluie brode
Avec douceur un paysage boisé
Au-delà de cette transparence
Se dresse une forêt austère
Abreuvant les secrètes exigences de la vie
Un à un, tombent les voiles
Chargés du frisson de ce qu'ils cachent
C'est beau jusqu'au bord des larmes

* * *

Le soleil zèbre la mer
De bandes onduleuses
Alternées de rire et de profondeur
Qui l'une l'autre se poussent
Pour toutes sombrer à l'endos de la terre
Telles des couleuvres argentées
Pour revêtir l'ombre d'éclat lunaire

Ce printemps impertinent
Ne cesse de rendre radieux
Ces parcs ombragés de petits vieux
Figés en plein cœur de l'hiver

Quelle vigueur ce printemps
Pendant que s'entrebâille leur esprit
Que leurs gestes se paralysent
Même leur extase se glace dans leurs rides

Sur leurs yeux un frimas de souvenirs
Ils ont vieilli d'un printemps

* * *

Le temps s'enchevêtre à mon corps
Tisserand infatigable
Pour faire briller à mon cou
Un collier d'espoir véritable
Que le soleil égrène un peu plus vite
Chaque printemps

Coule et dure éternellement
La vie qui sans trêve use
Mes peines, use mes haines
Pour me laisser au bout de sa course
Quelques débris de rides en souvenirs

La chanson est devenue rigole
La fille parapluie
Le temps agonie

La pluie arrose les cimetières
La fille pleure les roses
C'est l'éternel refrain
De la pluie drainant la vie
C'est la musique du temps
Qui jamais n'en revient

Le soleil est en eau
Il pleut des flaques d'ennui

* * *

Étrange femme
Aubépine au cœur
Iris aux yeux

Étrange femme
Hirondelle au creux de la main
Abeille au creux des reins

Mais ce soupir au coin de l'œil
Ce frisson au coin des lèvres
Paradis de givre...

Le poing fermé
J'attendais la vie

Une main chaude
A caressé la mienne

Et comme une fleur
Ma main s'est éclose

* * *

Fragile et muette
La joie en pelote sur ma poitrine
En même temps que
Les plantes de papyrus
Comme des araignées sur tige
Se font ombres grimpantes sur le mur
Pour s'épanouir en palmes d'espoir

* * *

Les oiseaux tels des plumes
Volent en écailles d'argent
Tout au long de la mer

Et je me demande de quel duvet
Lumineux ils se sont échappés
Afin que j'aie y reposer ma tête

Musique barbare
Musique lointaine
Laisse-la grimper aux grilles de ton cœur

Peinture de vie
Peinture de rue
Laisse-la colorer la grisaille de tes yeux

Rêve de vent
Rêve d'antan
Ne laisse pas mourir l'enfant au bout de tes lèvres

* * *

Il avait voulu oublier
Les odeurs de printemps
De lilas blancs

Il avait voulu chavirer
Dans un monde d'ailleurs
Peut-être d'antan

Il avait voulu arrêter le rire
Chanter le cri
Il avait voulu rompre avec la vie...

Alors, il a fermé la porte de sa chambre
Mais les murs étaient tapissés de fleurs
Son linge sentait le lilas frais

Et soudain, il se mit à penser au printemps

Le poing fermé
J'attendais la vie

Une main chaude
A caressé la mienne

Et comme une fleur
Ma main s'est éclose

* * *

Fragile et muette
La joie en pelote sur ma poitrine
En même temps que
Les plantes de papyrus
Comme des araignées sur tige
Se font ombres grimpantes sur le mur
Pour s'épanouir en palmes d'espoir

* * *

Les oiseaux tels des plumes
Volent en écailles d'argent
Tout au long de la mer

Et je me demande de quel duvet
Lumineux ils se sont échappés
Afin que j'aie y reposer ma tête

Musique barbare
Musique lointaine
Laisse-la grimper aux grilles de ton cœur

Peinture de vie
Peinture de rue
Laisse-la colorer la grisaille de tes yeux

Rêve de vent
Rêve d'antan
Ne laisse pas mourir l'enfant au bout de tes lèvres

* * *

Il avait voulu oublier
Les odeurs de printemps
De lilas blancs

Il avait voulu chavirer
Dans un monde d'ailleurs
Peut-être d'antan

Il avait voulu arrêter le rire
Chanter le cri
Il avait voulu rompre avec la vie...

Alors, il a fermé la porte de sa chambre
Mais les murs étaient tapissés de fleurs
Son linge sentait le lilas frais

Et soudain, il se mit à penser au printemps

Tout a chaviré pour un clin d'œil
Le soleil est devenu étoile
La route jardin
Le rire printemps

Mais tout a tourné trop vite
Et c'est midi à l'horloge du clocher

Il ne reste plus que le mur blanc avec son ombre
L'homme debout, l'ombre assise
Il ne peut partir, elle ne veut pas

Le soleil est brûlant, la place vide
Il prend son ombre sous le bras
La route est longue
À deux ce sera plus facile

* * *

Il y avait au-dessus de sa tête
Un air trop épais
Et pas assez de terre sous ses pieds
Une terre trop molle

L'air le compressait
La terre s'enfonçait...

fonçait

onçait

Son corps a pris la forme de la terre

Au-dessus de leurs lits
De grands oiseaux planent
Comme des voiles d'infirmière
Avec pour gazouillis les râles étouffés
Des chambres avoisinantes

La vie y est si douce qu'on ne la sent pas s'envoler

* * *

Parlons, dirent-ils
Il parla longtemps
— Tu as l'œil de terre

Chantons, dirent-ils
Il chanta longtemps
— Tu as la main de crabe

Il le regarda surpris...
— Chante, parle
Tu as l'œil de terre
La main de crabe
Moi, je regarde le voile
Du ciel sur le soleil

Près d'une plage
Un enfant...

Sur un rocher
Un enfant bruyant

Il joue à l'assassin
Jeu d'enfant

Debout sur la grève
Un enfant...

À quatre pattes dans l'eau
Un enfant inquiet

Il tourne de toute part la tête
Peur d'enfant

Il joue à l'assassin
Mais il est la victime

Couché sur le sable
Un enfant...

Près d'un ballon crevé
Un enfant triste

Chaque soir quand il rentrait
Seul
Il se mettait devant sa glace
Pour être deux

Le vin aidant, il arrivait à être
Quatre
Quatre fois lui

C'est trop pour une seule chambre
C'est trop d'échecs réunis ensemble
C'est lui à la quatrième impuissance
Toujours lui

Chaque matin quand il sortait
Seul
Il pliait ses trois solitudes
Pour ne plus être lui

* * *

Attablé avec son ombre
Il discute dans la pénombre
D'une vie à deux

Une bougie entre eux
L'ombre grandit
L'homme faiblit

De solitude flétrie
À deux, l'ombre est noire
Et l'homme a l'œil rouge

Attablé avec son ombre
L'homme devient pénombre
Gigantesque et grotesque, l'ombre devient homme

Derrière d'immenses voiles
Un visage étrange
Voiles blancs sur fond gris

Sur la pointe des pieds
Glisse un enfant malhabile
Enlevant voile après voile
Et si près du regard
L'enfant a peur

Vertige des yeux perçants
Le visage est devenu réalité
Et l'enfant sanglote

Derrière d'immenses voiles
Deux visages étranges...
Voiles blancs sur air de sanglots

* * *

La mer me léchait les pieds
Dodelinant sa crinière blanche
Avec docilité presque tendresse

Mais je n'ai pas su comprendre
L'émeraude de son œil
Et j'ai oublié de l'admirer

Maintenant, lointaine est la mer
Et me voilà l'infidèle
Esseulée sur la rive désormais muette

Je ne saurai jamais quelle lenteur
Et quel désespoir a mis cette mer
Pour s'éloigner de moi

Même en pleine mer
Avec le ciel pour l'infini
Les dauphins pour l'extase
Malgré tous ces mystères à saisir

Jamais

Mes yeux ne parviennent jusqu'au large
Puisque sous la pression dure de la coque
La mer bave tous les visages de mon âme
Crachats glauques qui s'étirent, se rétractent
Et me font la grimace

* * *

Les feuilles tombent
Comme des oiseaux morts

Pourquoi se dépêchent-elles tant
Dans le couchant du soleil
À rejoindre leur ombre?

Les feuilles, à ailes déployées, s'abattent
Comme des oiseaux morts

Ma main distraite ramasse l'une d'elles
Et je suis surprise qu'elle ne pèse qu'une plume
Une plume d'automne

L'hiver bâille
Et le fleuve à l'étroit
Fêle ses froidures

Les glaces dans un délire de liberté
Nagent vers la berge
Avec l'agilité du phoque

Pour échouer sur le sable
Oies blanches du printemps

* * *

Une mouette a décroché
Du bout de l'aile un nuage de pluie
Qu'elle éparpille en plumes blanches
Sur la froidure de nos peines

* * *

Ma mémoire est un grenier
Tissé d'araignées grises
Qui de leurs pattes éprises
S'étirent jusqu'au bord de mes yeux
En trame de cils épars

D'un vieux passé, je garde encore les fils nébuleux

Les ruines de ma mémoire
Sont les seules tuiles de ma vie
Et je crains le vendredi treize de mes souvenirs
Autant que les chats noirs sur les gouttières de mes nuits

* * *

Avec des couleurs vives de la tête aux pieds
Et du maquillage jusqu'au cœur
Je jongle avec le rêve
Qui sans cesse s'évade pour former
Au-dessus de ma tête de monstrueux nuages

* * *

Sur les plages de ma mémoire
Mon cœur tangué
Au creux d'amères écumes
Que je laisse s'effacer à mes pieds

Sur les plages de ma mémoire
Ma vie s'ennuie
De ces ressacs de colère
Qui viennent s'évanouir à mes pieds

Et je foule d'un orgueilleux dédain
Ces tristes épaves en mal de maîtres
Pour m'en aller jouer sur la margelle du soleil

Aux quatre vents de ma mémoire
Qui s'égare au buisson de mon cœur
Fleurissent ardeur et passion
Entrelacées de souvenirs en haillons

Aux quatre vents de cette longue lande
Qui s'étire jusqu'aux broussailles de ma tête
Flottent en folles écumes tous les nuages du ciel
Pour me faire un grand blanc de mémoire

* * *

Sentir sourdre la sève de son esprit
Comme un coup de vie au creux de l'ennui
Comme un blasphème aux âmes désabusées

Se sentir gifler par son propre sang
Telle une ruade en signe de révolte
Telle une colère en guise de sursaut

Ah! enfin se sentir écumante de vie
S'étourdir d'espoirs dans un tourbillon
D'enthousiasme avec en son milieu
Une gerbe de pourquoi pas!

POURQUOI PAS!

* * *

Brutal se dresse
Ce grand lys au long cou de cygne
Tout droit il s'élance
Jusqu'au cœur palpitant de violents présages
Pour éclore
Sous ma paupière entrouverte
Enfin! l'aube cristalline de la vie

Au large de moi-même
Je veux me rendre

Pour y boire l'écume vive de mes veines
Pour y mémoriser le sel de mon énergie
Y palper le marbre ou le vent de mes sauvages espoirs

Il me faut savoir si le torrent de mes désirs
Se jette dans un gouffre de médiocrité
Ou s'il mène au large de la vie

Au large de moi-même
Je dois me rendre

* * *

Jamais je n'appellerai hasard

Ce premier regard échangé
Qui s'étire aux neiges de nos ans
Comme un poème de pureté

Et ce premier sourire
Que l'on cueille aux gerbes de nos cœurs
Comme des carillons d'oiseaux

Et cette première étreinte
Qui s'enflamme à nos toisons
Comme une traînée de poudre estivale

Et ce premier sanglot
Qui se souvient de sa peine
Aux feuilletts jaunis de nos chagrins

Jamais je n'appellerai hasard
Ce sacre d'amour

Tes mains ouvertes
En forme de volière
Ah! le grillage de tes doigts
Pour laisser filtrer le soleil
Je cherche l'élan de mes vingt ans
Pour devenir pervenche
Et me blottir au chaud de ta cage

* * *

Avant de m'endormir
Je cache tous mes rêves
Dans mon oreiller

Aux neiges de mon inconscient
Ils s'ébrouent légèrement

La tiédeur du duvet me livre
Les doux effluves de ta chevelure
Habillant ma nuit d'une tendre confusion

* * *

L'osier de tes cheveux
Garde mes mains prisonnières
Nouées en une mèche blonde
Où guerroient les feux de ma passion

Au bruit des algues
Je me suis éveillée
Et dans un coquillage
Je me suis surprise

Couverte d'écailles
Couverte d'aube saline
Couverte de caresses

J'ai secoué mes écailles
Et j'ai ouvert grande la fenêtre
Le soleil a jailli
Et des fleurs d'argent ont surgi

Elles avaient l'odeur saline
Des nuits attiédies...
Corps enlacés dans un coquillage

* * *

Je me veux anémone de mer
Pour encercler ton ventre de beauté
Couler le long de ton aine
Atteindre ton sable mouvant
Afin qu'il m'engloutisse jusqu'à l'extase

La vague de ton corps
A fait mes cuisses
Douce comme galets
Et au flux de ta tendresse
Mon cœur a chaviré
Tout près de tes lèvres
Pour y fleurir tes sourires

L'entrebâillement de tes yeux
Sur l'éveil de nos corps
Donne à ta peau perles de frisson

Une mer de chair s'hérise
En dunes de sable
Sous l'auvent de ta crinière folle

Et je me lève émerveillée
De ce collier d'amour
Fait de toutes tes étreintes

* * *

À travers tes cheveux
Filtre à lumière
Je guette les nuages bouclés
Qu'avec patience le vent
Vient tresser à tes mèches
Tantôt blondes, bientôt blanches

* * *

Cette blessure sur mon doigt
Spinelle brillant sur monture de chair
Cette morsure de toi
Le plus beau joyau que tu m'aies offert

Tes yeux couleur de perdrix
D'or et de soleil embués
S'ébattent au creux de leur chaude saison
Loin de mes autoritaires soupirs

Sauvages? Non, mais tellement libres!

Quel goût d'automne ils lèguent
Alliés à ton odeur mordorée
À peine se laisse-t-elle saisir que déjà
Elle s'évanouit, loin de ma fébrile caresse

Sauvage? Non, mais tellement libre!

Tes yeux d'argus
Fauves en leur miroir, aveugles à l'extérieur
Sans cesse, s'enfuient loin de moi
Si bien que mes yeux se font pastel de brume
Ciel à perdrix où s'envole ton regard

* * *

La mer s'est noyée dans le ciel
Et de vagues nuages inventent
D'étranges drakkars
Écailles aux flancs, écumes aux mâts
Je m'attriste du calme de ces mirages
Un souffle de vent aurait suffi
Pour que j'y lise ton visage

Tes yeux moirés comme des lacs impassibles
Ne reflètent plus mon image

Pourtant je suis au bord de toi
Et je m'inquiète du calme
Automnal de ces deux petites mares

À mesure que se penche ma chevelure
Tel un feuillage attentif
Tes eaux s'assombrissent

Et je sombre à l'ombre de ton amour

* * *

Je plonge dans tes yeux
Et je n'y vois plus la source vive
Qui me donnait la lèvre ruisselante

Pourquoi tant de silence sur ton corps?
Tout est chez moi bruissement
Et je veux trouver réponse

Je suis semblable à un pont
Que l'écho a délaissé
Le ventre creux, le dos voûté

Est-ce déjà le silence de l'adieu?

Mon amour
Mon trompe-désespoir
Sans toi
Ma vie suffoquerait
Elle s'effondrerait sur moi
Comme tes élans de tendresse
Juste avant que l'aube ne devienne réalité

* * *

Tant de larmes sur mon visage
Et tous tes doigts tremblants pour les retenir
Quel mot cherches-tu à écrire sur ma joue?

* * *

Cette rupture tellement brutale
Que je garde encore
Le rythme lent de l'attente
Et je n'ose secouer ma tête
De peur que s'envolent tous ces oiseaux
Qui piaillent dans ma cage à souvenirs
Oiseaux de si longtemps
Que je n'ose échapper leur mémoire
Je garde encore
Le rythme lent de l'attente

Cette grande femme blonde
Dont je connais si bien la cruelle beauté
Cette grande femme blonde
Arrogante de tant de douceur enfantine
Frappe à ma porte

Trophée de son amour misère
Elle brandit cette enfant
Rose blanche en plein enfer
Liant mes mains mauvaises
Sur ma colère en neige

Pour cette enfant vêtue de blanc
Pour éloigner la honte de son front
Pour cette enfant seulement
J'ai laissé ma porte close
Et ma vengeance souterraine
Seulement, pour cette enfant

Je ne saurai jamais
À quoi elle pensait...
Lorsque l'adieu est tombé
Comme une porcelaine sur le carrelage

Et je m'inquiète de cet air
Qui me sembla triomphant
Ou était-ce du dépit?

Ah! je ne saurai jamais
À quoi elle rêvait...
Lorsque son regard s'est figé
Comme une vitre fêlée

Et je n'ose nommer pudeur
La sécheresse de ses yeux
Non! jamais je n'oserai!

C'était une affection désaffectée
Sillonnée de longs corridors vieillots
Retentissant de faux rires blanchâtres
Écrasés sur les marches de mon cœur

C'était une affection désinfectée
D'où nulle passion ne pouvait naître
L'illusion, même, ne s'y greffait plus
La propreté avait remplacé la sincérité

C'était une affection déshumanisée
Avec des mains crispées sur le désarroi
Et dans la voix de pauvres éclats
De tolérance figés

L'impuissance avait filé sa trame
Invisible pour nous unir

Elle était...
Comme un crachat
Sur ma joie naissante
Comme une ombre
Sur mes robes d'été
Comme un lexique blessant
Sur ma mémoire oublieuse

Maintenant...
Morte, elle me revient de nuit
Comme la complainte d'anciens couplets
Et ce refrain à triste cadence
La décore d'angélique douceur
M'endeuillant d'un terrible remords

* * *

Toutes mes amitiés déplumées
Se sont envolées
Pour me donner des ailes
Avec un goût de grande liberté
Et me voici comblée de toutes ces absences

À te courir dans le vent
Mon cœur s'est gercé
À te parler d'amour
Mes yeux se sont brouillés
Et tout à coup, te voilà...
Ne me cherche pas dans le vent
Ton cœur s'effritera
Ne m'attends pas d'espoir
Tes bras se lasseront
La roue tourne
Oublie d'où vient le vent

* * *

Je me souviens
De ce mirage d'espoir
Comme d'un cri dans le désert
Quelles amours asséchantes
Le corps à corps flétrissait nos racines
La tendresse se riait de nos gestes
Et à l'inverse de mon cœur
Se fossilisaient des gerbes de deuil
Ne pouvant t'offrir d'autres accueils

Terre sans résonance
Le trépignement des pieds s'étouffe dans la poussière

Terre rouge sang
La violence fendille sa surface

Terre à vif
Comme les gens qui la peuplent

* * *

Quand rentrent les pêcheurs harassés
Quand s'entrechoquent les mouettes sur l'eau

Partout en bouquets
Flottent viscères et boyaux

Violets, mauves et roses
Tels des nénuphars

Têtes d'agneaux sur napperon de papier
Mises en étoile pour faire un fleuron

Rouge du cou, bleu de l'œil
Une rosace d'église
Couleur de sang et de ciel

Même les agneaux immolés
Se vendent à ce marché

Au loin les cloches annoncent la pâque

* * *

Sans précaution et sans charme
Ils transportent les coqs en bouquet

Leurs crêtes jonchent le pavé
Comme pétales éclatés

Et leurs plumes chamarrées
Frémissent jusqu'à leurs ergots en tige

Voilà les vraies fleurs de révolution
Avec des cris de combat rugueux sous le duvet

Mains lasses, yeux desséchés
Leur vie se passe sans jamais croiser le rêve
Des lambeaux de silence pendent à leurs doigts
Tandis que renaît la peur sur l'herbe à peine morte
Elles glissent un seau sur la tête
Avec des yeux aussi sombres que leur ombre
Et avec des robes imprimées de fleurs fanées
Tant d'eau éclaboussée sur leur tunique
Sans jamais parvenir à les ranimer
Alors que coulent dans les égouts des riches
Pétales de fleurs encore odorants

* * *

Tous ces départs déchirants
Incrustés de larmes, tachés de peines
Tous ces départs exaspérants
Prisonniers de mains crispées sur l'adieu
Témoins de regards timorés par la solitude
Tous ces départs blessants
Me laissent de marbre

Moi, je ne dis adieu qu'à des villes
Les gens n'en sont que les monuments
Sans âme, sans sentiments
Seulement un lointain souvenir
Qui déjà ne m'appartient plus

Tous ces mots écrits sur des chutes de papier
Identiques à des mouchoirs-chagrins
Dans lesquels, on essuie ses pleurs
On mouche sa morve
Puis rageur, on les chiffonne
Et les jette avec dégoût

Tous ces mots écrits sur des chutes de mémoire
Pour taire l'incapacité d'être

* * *

Des flèches partout
J'en espère des droites
J'en dessine des tortueuses
J'en rêve des filantes
Des flèches à ne plus savoir laquelle suivre

Je mesure combien vaste est mon égarement

Le cerf brame
L'homme braille
Aucune différence
Les deux ont peur

* * *

Regarde
Les gens qui ne passent pas
Les gratte-ciel souterrains
Les ponts trop courts
Les portes murées
Les toits crevés
Regarde l'absurde

* * *

Deux ombres attardées sur le bord d'un quai
Deux ombres enlacées sur le bord de la mort
Deux ombres disparues à l'abord du petit jour
Mais quoi de triste? Ce n'étaient que des ombres!

Le silence me torture les oreilles
J'ai peur de bouger

Le silence est noir
Araignée géante
J'ai la gorge serrée

Le silence est glauque
Crachat suspendu
En moi, le cri d'une alarme oubliée

Il me rentre par les yeux
Il me fuit par les mains
Il m'étreint de son rien

Mais rien... il n'y a donc rien
Je veux voir, toucher, crier, voir
Voir...

Le silence est incolore

Cet été
Comme une brûlure
Chaque fleur nouvelle se gonfle de pus
La malchance s'y frotte sans trêve

Cet été
Si doux
Qu'il me fait mal aux dents
Une carie à ma vie me le rend douloureux

Cet été
Avec ses miettes d'ardeur
M'agace jusqu'à l'os
Moi qui les mains grandes ouvertes
Ne parviens ni à le saisir, ni à le frapper

Regarde tes yeux
Regarde tes mains
Regarde-toi
Il ne reste plus rien

Assis dans l'ombre, tu écoutes la vie
Accroupi sur ta vie, tu n'avances plus
Tu vis en toi, tu vis pour toi

Regarde tes yeux
Regarde tes mains
Regarde-toi
Il ne reste plus rien

Perdu dans le temps, tu vois grisaille
Pétri par le temps, tu es chagrin
Usé de n'avoir jamais rien fait

Regarde tes yeux, ils sont rouges
Regarde tes mains, elles sont vides
Regarde-toi
Tu n'es plus rien... rien
rien à faire

C'est l'heure où le soleil
S'écaille en feuilles d'or
Pour parer les collines d'ambre

Puis gros comme un œuf
Il roule sur le dos des montagnes
Pour aller se jeter dans l'oubli
Là où les hommes jamais n'accèdent

C'est l'heure où le mauve et le deuil
Se marient de mélancolie

* * *

Mes cheveux volent comme des oiseaux de vent
Qui veulent s'échapper de leur nid

Mais moi, je ne veux tellement pas
Que d'une boucle je les attache

Et dans leur présence soudaine muette
Je sens monter toute la lâcheté
De mon âge qui s'avance

Lorsque le soleil prend son air blafard de lune
Lorsque le chien usé se couche sous la pluie
Lorsque la nature même épuisée ne geint plus

Mon regard terne cherche le rire
Dans ce paysage en soupir de brume
Mais c'est le silence sans remède

L'espoir enrhumé se mouche dans les nuages
Mélancolique à perte de vue
Triste à perdre l'âme

* * *

Tandis que mes bras se tendaient jusqu'à n'en plus pouvoir
Tandis que ce maudit soleil basculait malgré moi
Tandis que la plage se mourait d'abandon

Ce cri d'enfant sur les vagues
Comme une fausse note dans le rugissement de la mer

Ce cri de désespoir harponné par la marée
Ce cri qui n'a su qu'échouer dans ma mémoire

Jamais ne cesse de parcourir mon corps
D'un frisson indiscipliné

Et lorsque tes doigts interrogent ma peau
Je réplique avec négligence : « Le soleil m'a donné froid. »

L'aile brisée
L'œil triste

Le ciel est devenu noir
Dans un bruissement de plumes
Noir de bruit
Noir de vent

L'aile brisée
L'œil triste
Un corbeau va mourir

Âcre cri de l'hiver en eau
Une tempête de croassements
Balaie l'aube
Teintée de rose, marbrée de gris

L'aile brisée
L'œil triste, un corbeau va mourir
Et ce n'est pas encore le printemps

Dans la neige blanche
Une tache noire
Clouée entre deux croassements

Quand le soleil se fait taupe sous le sable
Quand les pas des hommes ne s'y effacent plus
Quand l'empreinte des amoureux jamais ne se dénoue

Le sable tremble de tous ses chuchotements à fleur de mer
Tant de secrets en lui sans savoir les murmurer
Juste avant que les vagues ne viennent lui voler sa mémoire

TABLE DES MATIÈRES

Valse du rose	7
Tant de poussière	8
J'ai infusé la mer	8
S'être si souvent noyé	9
Secs sont mes yeux	9
Il pleut	10
Dans le gris des branches	10
J'ai touché du bout du doigt	11
Un ver en plein cœur	11
Je ne sais que pleurer	12
Ma vie	12
Je cherche l'oasis	13
Des mains tendues	13
La vie	14
Une vraie cage à crapaud	14
À vivre de souvenirs	15
Le rêve	16
Suspendue sur la corde de l'impuissance	17
Pendant qu'échouée sur ce lit	18
Je n'aime pas les claquements de mains	18
Allées cintrées de glace	19
Au lointain d'un doux souvenir	19
Dans la brume	20
De la grève à l'arbre	20
Dans leur coupe	20
C'est beau	21
Le soleil zèbre la mer	21
Ce printemps impertinent	22
Le temps s'enchevêtre	22
La chanson est devenue rigole	23
Étrange femme	23
Le poing fermé	24
Fragile et muette	24
Les oiseaux tels des plumes	24
Musique barbare	25
Il avait voulu oublier	25
Tout a chaviré	26
Il y avait au-dessus de sa tête	26
Au-dessus de leurs lits	27
Parlons	27
Près d'une plage	28
Chaque soir	29
Attablé avec son ombre	29
Derrière d'immenses voiles	30
La mer me léchait les pieds	30
Même en pleine mer	31
Les feuilles tombent	31
L'hiver bâille	32
Une mouette a décroché	32

Ma mémoire est un grenier	32
Les ruines de ma mémoire	33
Avec des couleurs vives	33
Sur les plages de ma mémoire	33
Aux quatre vents de ma mémoire	34
Sentir sourdre la sève	34
Brutal	34
Au large de moi-même	35
Jamais je n'appellerai hasard	35
Tes mains ouvertes	36
Avant de m'endormir	36
L'osier de tes cheveux	36
Au bruit des algues	37
Je me veux anémone de mer	37
L'entrebâillement de tes yeux	38
À travers tes cheveux	38
Cette blessure sur mon doigt	38
Tes yeux couleur de perdrix	39
La mer s'est noyée dans le ciel	39
Tes yeux moirés	40
Je plonge dans tes yeux	40
Mon amour	41
Tant de larmes	41
Cette rupture	41
Cette grande femme blonde	42
Je ne saurai jamais	43
C'était une affection	44
Elle était	45
À te courir dans le vent	46
Je me souviens	46
Terre sans résonance	47
Quand rentrent les pêcheurs	47
Têtes d'agneaux	48
Sans précaution	48
Mains lasses	49
Tous ces départs	49
Tous ces mots écrits	50
Des flèches partout	50
Le cerf brame	51
Regarde	51
Deux ombres attardées	51
Le silence	52
Cet été	53
Regarde tes yeux	54
C'est l'heure	55
Mes cheveux volent	55
Lorsque le soleil	56
Tandis que mes bras	56
L'aile brisée	57
Quand le soleil se fait	58
Table des poèmes	59

Cette édition électronique de
Trainée rouge dans un soleil de lait,
fac-similé de l'édition originale de 1984,
a été assemblée en avril 2015.

Joëlle MOROSOLI

TRAÎNÉE ROUGE
DANS UN SOLEIL DE LAIT
poèmes

Poésie cursive, cinglante...

L'espoir et l'impuissance s'alternent, se bousculent, sans parvenir à se détruire. Une violence sous-jacente prend naissance: au gré des souvenirs opaques, le présent donne à la vie un goût de rage... Des soubresauts de *peut-être* et de *pourquoi pas* s'y insinuent.

Trame ténue où la tristesse et le bonheur s'enchevêtrent pour tisser un accroc dans une robe du dimanche, une bavure sur une joie naissante, une traînée rouge dans un soleil de lait.



Joëlle MOROSOLI

Née en France, à Strasbourg.

Études à Québec au Collège Notre-Dame-de-Bellevue et à l'Université Laval.

S'intéresse à l'écriture et à la sculpture. A exposé au Québec et en Europe. A réalisé trois sculptures d'environnement: au Palais des congrès à Hull, au Centre hospitalier de Gatineau et à la Bibliothèque de Hull.

En préparation, quatre romans: *Les Coquelicots*, *Le Petit Bois de Chênebourg*, *Visage de plâtre*, *Fin de saison*.

ISBN 2 - 89040 - 297 - 5